

Lady Lacoste

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure

Lady Lacoste / Sylvie Gobeil

ISBN 978-2-89783-162-2

I. Titre.

PS8613.O25L32 2018 C843'.6 C2018-941292-5

PS9613.O25L32 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

SYLVIE GOBEIL

Lady Lacoste



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

De tendres aspirations, 2016

À Lise Isabelle, mon amie et fidèle lectrice.

La critique est plus facile que la pratique.

George Sand

Note de l'auteure

Lady Lacoste est une œuvre de fiction. Le journal intime contenu dans ce roman est le fruit de mon imagination. Au 19^e siècle, les jeunes filles de familles bourgeoises tenaient un journal personnel qui ressemblait davantage à un journal chronique ou à un journal spirituel. Je me suis intéressée aux émotions et au drame intime de cette femme remarquable plutôt qu'au compte rendu détaillé de ses journées. Toutefois, j'ai inséré quelques extraits du véritable journal de Marie-Louise Globensky. Ceux-ci sont précédés d'un astérisque. Le lecteur qui le souhaite peut consulter le journal intime de Marie-Louise Globensky à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec. C'est une brique inédite qui compte six tomes couvrant les trente dernières années de sa vie adulte en plus d'un petit cahier sur sa jeunesse. Quant aux extraits des lettres écrites entre 1864 et 1869 par Louis-Joseph Papineau et envoyées à Marie-Louise Globensky, ils sont véridiques et retranscrits fidèlement. Enfin, je tiens à souligner qu'un long travail de recherche historique a été nécessaire pour mener à bien cette œuvre romanesque. Les faits, les dates et les événements contenus dans ce roman sont véridiques.

1

Août 1861

Marie-Louise serre la main de sa grande sœur et marche la tête baissée dans la rue Saint-Denis. La chaleur est étouffante et la fillette transpire sous sa robe.

— Ça va, ma belle ?

Marie-Louise relève la tête. Ses yeux croisent ceux de sa sœur. Celle-ci lui sourit gentiment. L'enfant retient ses larmes.

— Tout va bien se passer ! l'encourage Élodie. Nous sommes presque arrivées.

Muette d'appréhension, Marie-Louise sent l'émotion la gagner. Pourtant, elle attendait avec impatience cette journée-là. Elle en a rêvé pendant des semaines. Mais ce matin, lorsque sa mère est venue la réveiller, l'excitation des derniers jours avait disparu. Une grosse boule d'angoisse lui nouait l'estomac. C'est à peine si elle a touché à son assiette. « Mange un peu », a insisté M^{me} Globensky. Pour lui faire plaisir, Marie-Louise a grignoté un bout de sa tartine et pris un morceau de fromage.

— Nous y voilà !

La voix calme et posée d'Élodie la ramène au présent. Elle risque un regard vers la maison que lui pointe sa sœur au 1030, rue Saint-Denis. Depuis des jours, ces chiffres dansent dans sa tête.

— Alors ? Que penses-tu de ta nouvelle école ?

La fillette ne répond pas. À ses yeux, cette maison ne se distingue en rien des autres. Elle ne l'aurait sans doute pas remarquée si elle avait été seule. Tout au long de la rue, ce ne sont que des maisons unifamiliales en rangée, avec façade en pierre. Depuis le

grand incendie survenu il y a neuf ans et qui a détruit plus de mille bâtiments du quartier, un nouveau règlement de la ville interdit désormais de construire des immeubles à parements de bois.

— Nous ne sommes pas les premières arrivées, constate Élodie.

Marie-Louise délaisse la bâtisse et porte son regard sur les fillettes qui attendent sagement devant la façade. La plupart sont accompagnées d'une adulte. Nerveuse, elle roule une mèche de ses cheveux bruns autour de son doigt.

— Tu vas vite te faire des amies. Viens, rejoignons les autres. Souris un peu, tu as une mine d'enterrement.

Blessée par la remarque, Marie-Louise lâche la main de sa sœur et prend un air serein en avançant d'un pas décidé vers le petit groupe. Son cœur bat à grands coups dans sa poitrine et ses mains sont moites de nervosité. Tout en adressant un sourire timide à deux fillettes, elle admire l'aisance d'Élodie qui échange des formules de politesse avec quelques femmes élégamment vêtues. Bientôt, le silence se fait. Les têtes se tournent vers la religieuse qui se tient debout devant la porte principale et qui s'apprête à prendre la parole :

— Bienvenue à l'Académie Saint-Denis. Pour celles qui ne me connaissent pas encore, je suis la directrice de cette nouvelle institution et je m'appelle sœur Saint-Gabriel. Permettez-moi de vous présenter les sœurs Saint-Thomas-d'Aquin, Saint-Denis et Sainte-Lucie. Elles enseigneront aux vingt-six élèves inscrites en ce premier jour de la rentrée.

Vingt-six élèves pour le 26 août, se dit Marie-Louise qui aime bien jouer avec les chiffres. Le discours de bienvenue se poursuit dans un silence respectueux même si la chaleur devient de plus en plus oppressante.

— Pour terminer, j'aimerais remercier M^{gr} Bourget qui a eu l'idée de fonder cette institution scolaire dans notre belle paroisse Saint-Jacques.

Des applaudissements chaleureux se font entendre malgré l'absence de l'évêque de Montréal. Les dames présentes attendaient depuis un bon moment l'ouverture d'une école digne de ce nom pour leurs filles et qui serait située dans leur quartier bourgeois francophone.

— Il est temps d'entrer, conclut enfin la supérieure.

Ces derniers mots soulèvent des murmures d'approbation. Élodie se penche vers sa petite sœur et lui chuchote :

— Je viendrai te chercher après la classe. Sois sage et écoute bien les religieuses.

Les adultes prennent rapidement congé.

— En rang deux par deux, mesdemoiselles! intime d'une voix forte sœur Saint-Gabriel. Et dans le plus grand silence, je vous prie.

— Pas commode, la directrice.

Marie-Louise n'ose pas ouvrir la bouche pour répliquer. Elle se contente de sourire à sa compagne de rang qui ajoute à voix basse :

— Je m'appelle Éliza. Et toi?

— Marie-Louise...

— Pas de messes basses, mesdemoiselles. Le bavardage est un très vilain défaut.

Honteuse d'avoir été rappelée à l'ordre devant tout le monde, Marie-Louise fixe ses bottines neuves tout en se promettant de ne plus desserrer les lèvres de la journée.

* * *

Assis autour de la grande table, les membres de la famille Globensky mangent avec appétit. Comme d'habitude, la joie et

la bonne humeur accompagnent le repas du soir. Marie-Louise s'apprête à avaler une cuillerée de potage lorsque la question de sa mère l'oblige à suspendre son geste.

— Comment s'est passée ta première journée d'école ?

Le regard doux que pose sur elle Angélique Globensky incite l'enfant à la sincérité.

— Difficile. Les religieuses sont sévères et n'entendent pas à rire. Il faut toujours se taire et obéir.

— C'est ce qu'on appelle la discipline, réplique son père. Les bonnes sœurs excellent en ce domaine. Elles gouvernent leurs couvents aussi efficacement que les commandants d'une armée.

— N'exagérez pas, Léon. Les religieuses de la congrégation de Notre-Dame de Montréal font un travail remarquable. Je suis fière que notre fille fasse partie des premières élèves admises à l'Académie Saint-Denis.

Marie-Louise déclare calmement :

— Demain, j'irai seule à l'école. Je connais maintenant le chemin pour m'y rendre. Inutile qu'Élodie m'accompagne. J'ai douze ans, je ne suis plus une enfant.

Angélique et Léon échangent un regard amusé.

— Si tu promets de rentrer directement à la maison après les classes, je n'ai aucune objection, lui répond sa mère.

Un éclair de triomphe passe dans les yeux de la brunette alors qu'elle baisse le nez vers son assiette. *Je ne m'attendais pas à ce que cela soit si facile*, songe-t-elle, ravie.

* * *

— Tu ne dors pas encore, Marie-Lou ? murmure Élodie d'une voix étonnée. Il est plus de dix heures.

— Je n'ai pas sommeil, il fait trop chaud.

— Bientôt, cela en sera fini des beaux jours. Ce sont les derniers sursauts de l'été.

Adossée contre son oreiller, Marie-Louise regarde sa grande sœur se dévêtir. Elle la trouve tellement jolie, surtout lorsqu'elle dénoue ses longs cheveux. La bougie achève de se consumer et la chambre sera bientôt plongée dans l'obscurité.

— Je ne veux pas que tu partes, lâche-t-elle dans un souffle.

Élodie enfle rapidement sa chemise de nuit et rejoint sa sœur au lit.

— Ce n'est pas pour tout de suite. J'épouserai Alfred seulement l'an prochain. Tu vas devoir m'endurer encore des mois. Hé ! Tu pleures ?

Contre toute attente, Marie-Louise se jette dans les bras de son aînée en sanglotant. Émue, Élodie lui caresse tendrement les cheveux. Elle est sensible à la peine de sa petite sœur.

— Même si je me marie, j'habiterai près d'ici et nous nous verrons souvent, je te le promets, ma belle.

— Mais ce ne sera plus pareil, tu deviendras comme Coralie, une grande dame du monde. Et tu m'oublieras.

Élodie repousse doucement la fillette en pleurs et plonge son regard dans le sien.

— Toi aussi, tu partiras de la maison un jour, Marie-Lou. Et tu fonderas une famille. À moins que tu choisisses de devenir religieuse. Tu as encore le temps d'y réfléchir. Quant à moi, j'ai vingt-quatre ans, le double de ton âge. Le moment est venu de me décider si je ne veux pas coiffer Sainte-Catherine. Coralie s'est mariée à vingt-quatre ans. Tu te souviens de ses noces, il y a trois ans ?

La fillette relève le menton.

— Oh oui ! Elle était si belle dans sa robe. On aurait dit une princesse.

— Coralie épousait le fils du seigneur de Terrebonne. Elle ne pouvait pas se présenter à l'église en haillons et pieds nus.

La plaisanterie fait naître un léger sourire sur les lèvres de Marie-Louise.

— Je préfère te voir ainsi. Sèche tes larmes, ma belle. Maintenant, il faut dormir. Tu as de l'école demain matin.

* * *

— Marie-Louise ne porte plus à terre depuis qu'elle a obtenu le premier rôle dans cette pièce de théâtre. Je ne la reconnais plus.

Léon Globensky lance un regard surpris à sa femme. Assise devant sa coiffeuse, Angélique brosse ses cheveux, la mine soucieuse.

— Vous devriez vous en réjouir. Elle a perdu son petit air timoré et déborde d'enthousiasme depuis quelques semaines.

— Un peu trop...

L'homme hoche la tête.

— Je ne vous comprends pas. Il n'y a pas si longtemps, vous vous plaigniez de son manque d'entrain. Maintenant qu'elle est enjouée et participe à diverses activités à l'Académie, vous le lui reprochez.

Angélique pose la brosse sur la coiffeuse et se tourne vers son mari.

— Tout dépend des activités, Léon. Que Marie-Louise soit membre de la Société des enfants de Marie, j'en suis heureuse. Cette association lui permet de développer sa générosité ainsi que sa piété grâce aux nombreuses activités de bienfaisance organisées durant l'année scolaire. Mais le théâtre...

Elle laisse sa phrase en suspens. À ses yeux, que les élèves interprètent une pièce de Molière en novembre prochain n'est pas la meilleure idée de sœur Saint-Gabriel.

— Je n'y vois rien d'immoral ou de compromettant, réplique son mari.

— Je sais, répond-elle d'un ton peu convaincu.

— Et puis, la directrice a insisté sur le fait que la représentation sera payante. La collecte de fonds viendra en aide aux pauvres. Cela devrait vous faire plaisir, vous qui œuvrez pour plusieurs organismes de charité.

— Mais oui.

Léon s'approche de sa femme et l'embrasse dans le cou.

— Notre fille n'est pas frivole. Elle est de nature réservée, pieuse et obéissante. Tout le portrait de sa mère.

Amadouée par ces dernières paroles, Angélique presse tendrement la main de son homme.

— Vous avez raison, Léon. Marie-Louise est raisonnable pour son âge. Je m'en fais sans doute pour rien.

— C'est ce que je m'évertue à vous dire depuis des jours.

— J'espère seulement qu'elle ne négligera pas les autres matières enseignées en classe au profit du théâtre.

La religion, le français, l'histoire, la géographie, les mathématiques et la musique sont à son avis plus importants pour l'éducation d'une jeune fille.

— Le théâtre lui permet d'acquérir une bonne diction ainsi qu'un ton de voix naturel et approprié. De plus, il lui apprend à se mouvoir avec grâce et élégance. N'est-ce pas ce que l'on attend d'une fille de bonne famille ?

— Un bon point, je vous l'accorde, mon ami.

Léon caresse ses favoris grisonnants, tout en souriant à la femme qu'il a épousée il y a vingt-sept ans à Terrebonne. Ensemble, ils ont eu huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Malheureusement, l'un de leurs fils, Frédéric, est décédé à sept ans. Pour chasser ce souvenir triste, l'homme de cinquante-quatre ans se met à fredonner.

— Vous êtes de bien belle humeur ce soir, monsieur Globensky. Y a-t-il une raison particulière ?

— Aucune, si ce n'est d'avoir eu la chance d'épouser la plus merveilleuse femme de Terrebonne.

Angélique laisse échapper un petit rire.

— Et vous êtes toujours aussi belle.

— Ne dites pas n'importe quoi. J'ai presque cinquante ans.

— L'âge n'a aucune emprise sur vous, ma jolie dame.

— Si vous continuez à me complimenter, je vais finir par croire que vous avez quelque chose à vous faire pardonner.

— Pas du tout ! Je suis sincère.

— Si vous le dites...

De la main, elle étouffe un bâillement.

— Il se fait tard, Léon. Je tombe de sommeil.

— Moi aussi.

Une fois sous la couette de plumes d'oie, Angélique se blottit contre le corps chaud de son mari et soupire d'aise.

— C'est le moment de la journée que je préfère, murmure-t-elle, les yeux clos. Tout est calme, paisible et silencieux. J'ai l'impression que rien de fâcheux ne peut nous atteindre.

— Vous avez raison, la vie est bonne pour nous.

Léon Globensky se sent heureux. Il a une femme adorable, des enfants respectueux et en santé, une profession qu'il aime. Il n'est peut-être pas riche comme Crésus, mais...

— Nous ne manquons de rien, poursuit Angélique, comme si elle avait lu dans les pensées de son mari. Nous avons envoyé nos enfants dans les meilleures écoles. Ils ont reçu une solide éducation. Coralie est mariée au fils du seigneur Masson. Élodie épousera bientôt le fils de l'historien François-Xavier Garneau. Les autres devraient connaître d'aussi beaux mariages.

La femme continue de parler pendant un moment jusqu'à ce qu'elle réalise que son homme s'est endormi.

— Ça m'apprendra à faire de longs discours, murmure-t-elle.

D'un geste résigné, la femme baisse la mèche de la lampe posée sur la table de chevet, ne laissant qu'une faible lueur dans la pièce. Angélique est incapable de dormir dans l'obscurité. La noirceur l'effraie. Adolescente, elle était sujette aux moqueries de ses frères qui la traitaient de petite fille peureuse. Devenue adulte, elle n'a pas réussi à vaincre cette phobie. Heureusement, Léon n'a jamais émis de commentaire désobligeant. «À chacun ses petites manies», s'était-il contenté de dire lorsqu'elle lui avait fait part de son désir de dormir en laissant une lampe allumée. Angélique envie son époux qui dort d'un sommeil tranquille. Un ronflement se fait soudain entendre. *La maisonnée n'est pas aussi silencieuse que ça, finalement*, se dit-elle en se tournant sur le côté.